

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

AMAN

MONTCHRESTIEN ANTOINE DE

Tragédie — 1601

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	14
ACTE III	23
ACTE IV	39
ACTE V	45

ACTE I

AMAN, CIRUS

AMAN

Soit que le blond Phoebus sortant du creux de l'onde
Vienne recolorer le visage du monde ;
Soit que de rais plus chauds il enflamme le jour,
Ou qu'il s'aïlle coucher en l'humide séjour,
Il ne voit un seul homme en ce Monde habitable,
Qui soit en tout bonheur avec moi comparable :
Ma gloire est sans pareille, et si quelqu'un des Dieux,
Voulait faire à la terre une échange des Cieux,
Et venir habiter sous le rond de la Lune,
Il se contenterait de ma belle fortune.
L'Univers reconnaît mon Maître pour son Roi :
Mon Roi ne veut avoir pour compagnon que moi :
À moi tant seulement le Conseil se rapporte ;
En effet je suis Roi : le titre je n'en porte ;
Mais baste, c'est tout un ; si Roi nommer se peut,
Qui fait tout ce qu'il dit, et dit tout ce qu'il veut.
Faut-il mettre en campagne une puissante armée
Contre une Gent étrange à la guerre animée ?
Faut-il aux plus hardis apporter de l'effroi ?
Aux plus rebelles coeurs imposer une loi ?
Résoudre en un moment d'un important affaire ?
Tous recourent à moi, chacun me le défère.

5

10

15

20

Aussi quand je chemine au milieu des Guerriers,
 J'ai les palmes en main et au front les lauriers ;
 Et si par moi la paix au monde est redonnée, 25
 De rameaux d'Olivier ma tête est couronnée :
 Je porte aussi toujours, comme un second Atlas,
 Les charges de l'État sans en devenir las :
 Je touche aussi le Ciel du coupeau de la tête ;
 Et pour monter si haut je ne crains la tempête. 30
 Les Monts plus élevés ont le chef foudroyé ;
 Mais ceux à qui les Dieux ont mon heur octroyé,
 Les séparant si loin de la basse commune,
 Ne sont jamais atteints des revers de Fortune :
 Qu'ils tendent ici-bas une rhé seulement, 35
 Les villes et châteaux ils prendront en dormant.
 Ô trois et quatre fois heureux il se peut dire,
 Qui voit hommes et Dieux à ses desseins sourire ;
 Et qui n'a souhaité son désir être fait,
 Qu'il en voit le succès lui répondre à souhait. 40
 De moi, je n'ai jamais voulu rien entreprendre,
 Qu'à son but espéré je n'aie pu le rendre :
 Tu m'en seras témoin toi qui par cent dangers
 M'as vu cent fois braver les Peuples étrangers,
 Qui bouillant au combat d'une ardeur généreuse, 45
 Ont connu ma fortune et ma main valeureuse.
 Combien diverses fois en tant de lieux divers,
 Vis-tu les champs foulés de carnage couverts,
 Par ce fer redoutable, et les ondes sanglantes
 Entraîner quand et soi les charognes puantes. 50

CIRUS

Je l'ai vu mille fois, et me tiens glorieux
 D'avoir suivi partout ton Camp victorieux :
 Car quoique ton honneur nous soit incomparable,

Et que toi seulement sois à toi seul semblable ;
 Nous autres qui suivons l'ombre de tes Lauriers 55
 Tenons un plus haut rang que tous autres Guerriers :
 Nous sommes admirés des Nations étrangères,
 Qui voient dessus nous regorger tes louanges.
 Ainsi que du Soleil le Prince des flambeaux,
 Part toute la clarté qui rend les Astres beaux ; 60
 De toi seul vient l'honneur à tout tant que nous sommes,
 Qui fait voler nos noms par la bouche des hommes.
 Aussi qui peut nombrer combien d'Osts ennemis,
 Le seul bruit de ta force en vau-de-route a mis ;
 Combien ta seule main a gagné de batailles ; 65
 Combien ton seul courage a forcé de murailles,
 Et combien ta menace a de Peuples domptés ;
 De même il peut compter les épis de l'été.
 Les glaçons de l'hiver, les fruitages d'automne.
 Les herbes et les fleurs que le printemps nous donne. 70

AMAN

C'est la merci de vous, compagnons généreux,
 Que je suis estimé si grand, si valeureux :
 Si je m'élève au Ciel j'ai pour ailes vos armes,
 Je vous en suis tenu, magnanimes Gensdarmes.
 Il est vrai que je suis un aigle nonpareil, 75
 Que sans ciller des yeux regarde mon soleil :
 Si vos yeux sont contraints de cligner la paupière,
 Éblouis aux rayons de si grande lumière,
 Ne vous étonnez pas, un jour pourra venir,
 Que vous la pourrez bien fermement soutenir. 80
 Toujours les bons fruitiers en la saison nouvelle,
 Poussent hors de la bourre une fleur douce et belle ;
 Elle se noue en fruit ; l'Été vient la nourrir ;
 Par l'Automne qui suit on la verra mûrir :

De même en toute chose il faut le temps attendre, 85
 Et le temps peu à peu parfaite la peut rendre :
 Car comme un fruit tôt mûr pourrit plus vite,
 Le plus long à mûrir dure plus longuement.
 Vous voyez que ce temps m'a rendu si grand homme,
 Que nul plus grand que moi maintenant ne se nomme ; 90
 Depuis les bords perleux où lève le Soleil,
 Jusques à cette mer qui connaît son sommeil.
 Mais de tous les exploits qui consacrent ma gloire
 Sur le plus grand autel du Temple de mémoire ;
 Bien qu'à moi par raison en soit une grand'part, 95
 Si peut-on en donner quelque chose au hasard ;
 Mais davantage à vous, invincibles Gensdarmes,
 Qui vous trouvant sous moi dans l'effort des alarmes,
 Avez fait voir à ceux qui vous ont attendus,
 Que rien ne vous peut être impossible rendu. 100
 La gloire des combats j'estime donc commune
 À moi-même, à tous vous, et puis à la Fortune :
 Mais tant de bons conseils par les quels on peut voir
 Tant de peuples sujets contenus en devoir,
 Tant d'hommes en repos, tant de Provinces calmes, 105
 Ce sont là, mes amis, ce sont mes seules palmes.

CIRUS

Tout ce grand Univers connaît bien que tu fais,
 Ainsi comme il te plaît et la guerre et la paix.

AMAN

Ceux qui ne m'aiment point m'honorent par contrainte ;
 Ceux-là qui m'aiment bien me révèrent sans feinte : 110
 Mais tous bon gré mal gré me doivent adorer,
 Puisque jusqu'à ce point le Roi veut m'honorer.
 Si ce digne loyer à ma prouesse il paye,

Celui-là qui me l'ôte ou me l'ôter essaye,
Osant bien envier mes gestes vertueux, 115
Au moins s'il n'est méchant est trop présomptueux.
Quiconque veut l'honneur à la vertu soustraire,
Rend, autant qu'il le peut, la vertu sans salaire ;
Et celui-là qui rend la vertu sans loyer,
Rend un coeur chaud d'honneur froid à s'y employer. 120

CIRUS

Quelqu'un oserait-il vous faire cette injure ?
Vous que les dons du Ciel, que les dons de Nature,
Que les faveurs du Prince ornent à qui mieux mieux,
Ne devez à l'envie émouvoir que les Dieux.
Comme d'un feu luisant ne sort point de fumée, 125
La gloire est sans envie étant bien allumée :
La vôtre étant si claire avoir elle n'en peut ;
Le bon s'en réjouit, et le méchant s'en deult :
Mais celui qui connaît quel est votre mérite,
Répute à son égard votre grandeur petite. 130
Nul ne saurait aussi jamais vous l'emporter ;
On ôterait plutôt la foudre à Jupiter,
Le trident à Neptune, à Hercule la masse,
Dont aux monstres du monde il fit jadis la chasse.

AMAN

Grande n'est la grandeur qui n'a des envieux : 135
Les plus grands aux petits sont toujours odieux ;
Et ceux que la Fortune et le Roi favorisent,
Sont ceux communément que les peuples méprisent :
Peuples sans jugement, grossiers et mal appris,
Qui n'ont jamais connu la vertu ni son prix. 140
Je vois taire pourtant la populaire envie ;
J'aperçois qu'à m'aimer notre Cour se convie ;

Et que tous les sujets qui vivent sous mon Roi,
 Pleins d'un humble respect se courbent devant moi.
 Un Juif, un circoncis, un faquin, un esclave 145
 Foule ma gloire aux pieds, et sans cesse me brave.
 Ni le rang que je tiens, ni ma propre vertu,
 Ni cet habit royal dont je suis revêtu,
 Ni cet édit nouveau commandant qu'on m'adore,
 À l'exemple d'autrui ne font pas qu'il m'honore, 150
 Encor qu'un de ces points eût assez de pouvoir,
 Pour ranger les plus fiers à cet humble devoir.
 Et quoi, verrai-je ainsi ma gloire ravalée ?
 Mon honneur méprisé ? Ma dignité foulée ?
 Non, non ; Je veux je veux. 155

CIRUS

Vous autres demi-Dieux :
 Ne vous devez fâcher contre vos envieux ;
 Vous vous vengez assez d'eux-mêmes par eux-mêmes ;
 Leurs coeurs glacés de haine, et leurs visages blêmes
 Montrent qu'il ne leur faut nul supplice ordonner, 160
 Que celui-là qu'eux-même ils se veulent donner.

AMAN

Dois-je donc endurer qu'un juif qui me dédaigne,
 Cent fois en un seul jour à rougir me contraigne ?
 Et qu'il porte sans crainte en son visage écrit,
 Ce qu'il devrait cacher au fonds de son esprit ? 165

CIRUS

L'homme bien avisé doit prévenir l'offense,
 Dès qu'une âme indiscrete en secret la pourpense :
 Car s'il la dissimule il semble l'inviter,

Et l'invitant, à peine il pourra l'éviter.
Comme en une paroi bien souvent une pierre 170
Ôtée hors de son lieu la fait tomber à terre :
Lorsque quelque arrogant ou quelque blasonneur
Entame impudemment tant soit peu notre honneur ;
Il en fait à la fin par un tel artifice
Trop longtemps négligé, ruiner l'édifice. 175
La gloire est chatouilleuse et ne se veut toucher :
Car ainsi comme l'oeil se ferme à l'approcher
De ce qui lui pourrait apporter quelque offense ;
Elle doit au danger se munir de prudence ;
C'est la seule paupière, où plutôt le rempart, 180
Qui la tient à couvert de perte et de hasard.
Mais en est-il aucun tant aveuglé d'audace,
Qu'il ne redoute point votre fière disgrâce ?
Qui ne soit de respect à vos pieds abattu,
Voyant sur votre front l'image de vertu ? 185

AMAN

T'ai-je pas déjà dit qu'un Juif, race maudite,
Cent et cent fois le jour m'outrage et me dépîte.

CIRUS

Un Juif, dieux immortels ! Quelle présomption !
Il présume être encor parmi sa nation :
Il a changé de terre et non pas de nature ; 190
Vous ne devez pourtant prendre à coeur cette injure.

AMAN

Moi qui fus ci-devant entre vous en tel prix,
Serai-je désormais de ce Juif le mépris ?
S'ouvre plutôt la terre et dans son sein me cache,

Qu'une tache si noire à mon honneur s'attache.
Non, non, j'aimerais mieux le trépas m'avancer,
Que sans m'en ressentir on me pût offenser.

195

CIRUS

Aussi n'est-ce pas là ce que je vous conseille.

AMAN

J'en rendrai la vengeance à l'offense pareille,
Et pire, s'il se peut, afin que désormais,
Tous perdent le désir de m'attaquer jamais.

200

CIRUS

Ne vous colérez point pour si peu d'importance :
Toujours à la santé le courroux fait nuisance.
Mon Prince dites-moi, dites-moi seulement,
Contre qui vous avez ce mécontentement,
Autre bras que le mien n'en fera la vengeance,
Si la punition doit réparer l'offense.
Il faut que tout le monde apprenne par sa mort,
Que le faible ne doit irriter le plus fort :
Et qu'il faut honorer ceux que le Prince honore,
Et qu'il faut adorer ceux que le Peuple adore.
Si vous avez connu mon amour et ma foi,
Touchant ce fait ici reposez-vous sur moi.

205

210

AMAN

Serait bien pour si peu ma vengeance assouvie ?
Doit finir mon courroux par la fin de sa vie ?
Faut-il point ma puissance étendre plus avant ?
Je le veux, c'est raison : Ne reste donc vivant

215

Un seul de tous les Juifs, que sans miséricorde,
 On emploie contre eux l'eau le fer et la corde :
 Et qui plus est encor je ne permettrai pas, 220
 Que les Enfants à naître évitent le trépas
 Ains qu'ils soient arrachés du ventre de leurs mères,
 Et froissés aux parois devant leurs propres pères,
 Afin qu'avec le jour l'espoir leur soit ôté,
 De survivre à leur mort par leur postérité. 225
 Qu'aux yeux de leurs Maris les femmes soient souillées,
 Et que les filles soient des Bourreaux violées,
 Qu'on les étrangle après d'un infâme cordeau,
 Ou qu'une pierre au col on les jette à vau-l'eau :
 Bref que le sang fumeux ruisselant de la gorge 230
 Des hommes massacrés, par les places regorge,
 Et que les corps relents n'aient pour leurs tombeaux,
 Que l'estomac glouton des chiens et des corbeaux.
 Leur Seigneur éternel, leur grand Dieu des armées
 Ne les sauvera pas de mes mains animées. 235
 Ils ont beau dans le Ciel épandre des sanglots,
 Pour ne les point ouïr son oreille il a clos :
 Forment tant qu'ils voudront des piteuses complaints,
 Les Âmes n'en seront à la pitié contraintes :
 Quoiqu'ils tendent en haut leurs suppliantes mains, 240
 Pour faire rengainer les glaives inhumains,
 Nul touché de leurs maux nul ne leur fera grâce.
 Voilà ce qu'en mon âme à cette gent je brasse :
 Je veux dedans son sang éteindre mon courroux,
 Afin qu'à l'avenir il soit connu de tous, 245
 Qu'Aman a sur les Juifs sa colère épanchée,
 Pour punir à son gré l'orgueil de Mardochée :
 Et qu'un peuple exilé par le Monde épandu,
 Par la faute d'un seul a tout été perdu.

ACTE II

ASSUÉRUS, AMAN

ASSUÉRUS

À Vous, Dieux immortels, soient grâces immortelles, 250
Pour m'avoir élargi des fortunes si belles,
Qu'on estime à bon droit que tout l'heur du passé,
Du présent, du futur, est en moi ramassé.
Je crois que ce grand Dieu qui darde le tonnerre,
S'est réservé le Ciel et m'a donné la Terre : 255
Du Ponant au Midi, du Couchant au Levant,
Tout ce large univers va mes lois recevant.
Les Dieux avec les Rois semblent faire partage ;
Les derniers des premiers tiennent leur héritage,
Ce qui fait que les Rois en honneur triomphant, 260
Sont estimés partout des grands Dieux les Enfants,
Donnés du Ciel bénin pour gouverner la terre,
Et pour faire aux méchants tant seulement la guerre.
Qu'un homme puisse aussi contenir en devoir
Tant de peuples divers dessous un seul pouvoir ; 265
Que le front d'un Monarque à tous soit vénérable ;
Que même à ses haineux son nom soit redoutable ;
Qu'un pauvre fainéant portant le nom de Roi,
Rende d'un seul regard les Braves pleins d'effroi ;
C'est une oeuvre de Dieu qui montre en son visage 270
De sa forme invisible une visible image.

Il faut donques toujours à ce point revenir,
 Que le Ciel veut les Rois en grandeur maintenir ;
 Et que de jour en jour il leur donne accroissance
 De richesses, d'honneur, de vertu, de puissance ; 275
 Qu'il est leur sauvegarde, et qu'il a toujours soin
 De leur bailler à temps ce qu'ils ont de besoin.
 Mais sa plus grande faveur clairement il leur montre,
 Quand d'un bon serviteur il fait faire rencontre,
 Serviteur qui les puisse alléger du grand faix, 280
 Qu'ils ont en temps de guerre ou bien en temps de paix ;
 Qui pendant leur sommeil veille pour leur couronne ;
 Qui pour les soulager relâche ne se donne ;
 Qui tient fort sûrement leur Royaume en dépôt ;
 Qui de ses grands travaux fait naître leur repos ; 285
 Qui rien s'il n'est utile à leur bien ne propose
 Qui donne un bon Conseil et qui bien en dispose ;
 Bref qui n'a tant de soin de son particulier,
 Que l'intérêt public ne marche le premier.
 Semblable est mon Aman, qu'un Destin favorable 290
 A fait naître ici-bas pour m'être secourable
 Hé ! Comment sans son aide aurai-je le pouvoir
 De me mêler de tout et faire mon devoir ?
 Le moyen de régir tant et tant de Provinces,
 D'accorder les humeurs de tant et tant de Princes, 295
 De ranger sous un frein mille grandes Cités,
 Si mes efforts n'étaient d'un Aman assistés ?
 Pour les biens que je tiens bienheureux on me nomme ;
 Mais je m'estime heureux de jouir d'un tel homme :
 Tout ce qu'on va d'exquis dessous l'Aube chercher, 300
 Auprès de cet ami ne me peut être cher.
 Encor qu'incessamment de grades je l'honore,
 Il doit en espérer de plus rares encore :
 Car faire aux bons le bien qu'on les voit mériter,
 C'est à faire encor mieux toujours les inviter ; 305

Et donner des honneurs à un homme honorable,
 C'est sans doute se rendre à jamais mémorable.
 Mais ne le vois-je pas venir par devers moi ?
 À voir son front sévère il médite à part soi.
 Le feu perdrait plutôt sa chaleur coutumière, 310
 La neige sa froideur, le Soleil sa lumière ;
 Qu'Aman ces hauts pensers dont il rend mon honneur
 Augmenté de louange et comblé de bonheur.
 Te voici, mon Aman, quelle digne pensée
 Tient maintenant ton âme en doute balancée ? 315

AMAN

Grand Prince qui n'as point de pareils que les Dieux,
 Et qui pour notre bien es descendu des Cieux,
 En me reconnaissant être ta créature,
 Je serais composé d'une ingrate nature,
 Si je ne répondais, au moins en quelque part, 320
 À l'honneur immortel que ta main me départ.
 Il est vrai, mon grand Roi, que ma faible puissance
 Suit de loin le devoir de mon obéissance ;
 Je cherche nonobstant le moyen de montrer,
 Qu'un plus fidèle serf tu ne peux rencontrer ; 325
 Soit ayant l'oeil au guet pour découvrir les trames,
 Et les sourds remuements de ces méchantes âmes,
 Qui de ta Majesté viennent à tous propos
 Détourber les plaisirs et troubler le repos ;
 Soit que poussé du vent de ton ire enflammée, 330
 Je conduise à la guerre une invincible armée
 Contre un peuple mutin, rebelle et déloyal,
 Tenant ton foudre en main, comme l'Aigle royal
 Portait à Jupiter les traits de la tempête,
 Quand des Titans armés il écrasa la tête, 335
 Dans les champs Phlégréans, où leur bras furieux

Présenta l'escalade aux murailles des Cieux.

ASSUÉRUS

Je connais ta valeur ; je sais bien ton mérite.
 Ta vertu d'heure en heure à te louer m'incite ;
 Ton conseil salulaire, et tes exploits guerriers, 340
 Chargent ta main de palme, et ton front de lauriers ;
 C'est pourquoi, mon Aman, moi-même je t'honore,
 Ma Cour te glorifie, et mon Peuple t'adore :
 Et s'il se peut encor inventer quelque honneur,
 Je t'en serai toujours fort libéral donneur : 345
 Tout le surabondant qui peut être en ma gloire,
 Je le garde à toi seul ; qu'il soit toujours mémoire,
 Qu'Assuère a voulu mesurer ton devoir,
 Non à ta petitesse ainçois à son pouvoir :
 Et qu'ainsi comme extrême est sa grandeur royale, 350
 Il lui plut rendre aussi la tienne sans égale.
 Un Prince ne doit pas avoir rien limité ;
 Sa faveur doit toujours tendre à l'extrémité.
 Mais toi qui nuit et jour discours en ta pensée ;
 Qui juges du présent par la chose passée, 355
 Et qui n'a autre soin que l'honneur de ton Roi,
 Dis-moi que songeais-tu venant de devers moi ?
 Car j'ai bien reconnu à l'air de ton visage,
 Que quelque grand dessein agitait ton courage.

AMAN

Tu ne peux ignorer quel zèle, quelle ardeur 360
 Me pousse à promouvoir ton auguste grandeur ;
 Et si plus grand souci dedans mon âme a place,
 Se tarisse pour moi la source de ta grâce.
 Aussi tant de bienfaits qui me viennent de toi,
 T'ont si bien engagé mon service et ma foi, 365

Que je m'estimerais extrêmement coupable,
 De ne t'avertir point d'une chose notable,
 Et qui peut à ton bien grandement importer :
 Daigne tant seulement l'oreille me prêter.
 Un Peuple est épandu ça et là par la terre, 370
 Inutile à la paix et mal propre à la guerre ;
 Il a ses lois à part, il est en tout divers
 Des autres Nations qui sont par l'Univers ;
 Il ne fait cas de toi ni de tes ordonnances ;
 Il ne peuple ton camp et n'accroît tes finances : 375
 Mais au contraire il est mutin, sédition, seditieux,
 Avare, déloyal, perfide, ambitieux :
 Se voyant or' captif il forcène de rage
 Il tâche d'émouvoir quelque civil orage,
 De troubler ton repos, désunir tes Cités ; 380
 Exciter un débord de mille adversités ;
 Bref, faire révolter les Nations étranges,
 Que sous un frein paisible à ton vouloir tu ranges :
 Sire, on voit bien souvent que tels commencements
 Ont à la fin produit de grands événements : 385
 Car comme en la forêt une faible étincelle,
 Que quelque vieille souche en sa cendre recèle,
 S'accroissant peu à peu brûle tout à la fois
 Du plus grand au petit tous les arbres du bois ;
 Un seul, un seul à peine évite le ravage 390
 De cet embrasement qui haut et bas enrage ;
 Et si comme il naissait quelqu'un l'eût fait mourir,
 On n'eût point vu sa flamme en la forêt courir :
 De même on voit parfois que d'un lieu qu'on néglige
 Vient un soulèvement qui tout le monde afflige ; 395
 Et lorsque le discord est aux coeurs allumé,
 Il ne cesse jamais qu'il n'ait tout consumé ;
 Là où si de bonne heure on eût voulu l'éteindre,
 On eût pu l'étouffer sans en avoir à craindre.

Plaise-toi donc, grand Roi, commander seulement, 400
 Qu'on coure sus partout et sans retardement
 À ce peuple méchant, et qu'avecques l'épée
 On chasse de partout cette Gent dissipée,
 Sans amour, sans honneur, sans courage et sans loi :
 Tu ne feras jamais rien plus digne de toi ; 405
 Car qui peut signaler celui-là qui domine,
 Que si gardant les bons les méchants il ruine ?
 Avance donc, grand Roi, cet effet bienheureux
 Mais pour te rendre encor de tant plus désireux
 D'étouffer en tous lieux si maudite semence, 410
 Qui ne doit point trouver de place en ta clémence ;
 Je suis prêt de fournir dix mille talents d'argent,
 Pour en payer ceux-là qui perdront cette Gent.

ASSUÉRUS

Mais je crois, mon Aman, qu'il serait trop inique
 D'opprimer sous telle ombre un peuple pacifique : 415
 Car jamais jusqu'ici je n'en ouï parler.

AMAN

C'est un peuple méchant, né pour dissimuler,
 Et qui cache en son coeur le mal talent qu'il porte,
 Jusqu'à tant que l'effet en évidence sorte.

ASSUÉRUS

Un remuement d'État est toujours dangereux ; 420
 Cil qui peut s'en passer est certes bienheureux.

AMAN

C'est un Peuple banni, sans force et sans adresse,

Sur qui le Ciel épand son ire vengeresse :
 C'est un Peuple couard, mais fort malicieux ;
 L'opprobre des humains et la haine des Dieux : 425
 Ton État par sa mort n'aura nulle secousse ;
 Il ne faut avoir peur que par force il repousse
 L'effort de tes soldats animés contre lui,
 Étant sans conducteur, sans argent, sans appui.
 Ta seule volonté suffit pour le défaire ; 430
 Nul ne peut ni ne doit s'opposer au contraire.

ASSUÉRUS

Puisqu'il en est ainsi je te donne pouvoir,
 Sous mon autorité, d'en faire à ton vouloir.
 Hâte-toi, le délai pourrait être nuisible ;
 À gens déterminés tout effort est possible, 435
 Et le salut consiste à n'en point espérer.
 Or afin que des miens tu puisses t'assurer,
 Ô mon fidèle Aman, ce cachet je te donne :
 Uses-en à ton gré contre toute personne ;
 Et si je veux encor qu'on te délivre argent ; 440
 Afin d'exterminer si misérable Gent.

AMAN

Enfin j'ai donc atteint le but de mon attente ?
 Mon âme est aujourd'hui satisfaite et contente.
 Il met, il m'est permis par le vouloir du Roi
 De meurtrir ce galant qui ne fait cas de moi : 445
 Non pas lui seulement, mais sa gent misérable :
 Cent mille seront punis pour un homme coupable.
 Ha gentil glorieux tu ne m'échappes pas :
 Je te ferai souffrir le plus cruel trépas,
 Le plus âpre tourment, le plus rude supplice, 450
 Qu'on inventa jamais contre le maléfice.

Tu gémiras en vain l'erreur de ton orgueil,
 Portant l'angoisse au coeur, et les larmes à l'oeil :
 Ta misérable fin fera cesser l'envie,
 Dont, ainsi que d'une ombre, est ma grandeur suivie. 455
 Non, tu m'as trop bravé, tu m'as trop méprisé,
 Pour être d'un pardon ores favorisé :
 Je veux que sans délai, que sans espoir de grâce,
 Ta gent sente le fruit qu'a produit ton audace.
 On verra cette fois si ce Dieu trois fois grand, 460
 Pourra contre mon bras lui servir de garant :
 On dit qu'il la passa par la mer Érythrée,
 Et qu'il noya l'Égypte en son chemin entrée ;
 On dit qu'il la guida par les vagues Déserts,
 De jour avec la nue errante dans les airs, 465
 De nuit avec la flamme en l'ombrage allumée ;
 Qu'il vêtit, qu'il nourrit quarante ans son armée
 En un pays stéril de la manne des Cieux ;
 Qu'il retarda le cours du Soleil radieux ;
 Qu'il abattit les murs d'une ville assiégée ; 470
 Qu'il vainquit trente Rois en bataille rangée ;
 Qu'il surmonta les Gens qui l'avaient en dédain,
 Et qu'il fendit encor les ondes du Jourdain ;
 Bref, si vous le voulez, il fit plus de merveilles,
 Qu'on n'en peut faire croire aux crédules oreilles ; 475
 Mais il ne saura pas empêcher mes desseins :
 Mais il ne saura pas vous sauver de mes mains :
 Il n'aura point le coeur si ramolli de crainte,
 Que ces contes de vieille y fassent quelque empreinte.
 Sus, sus, Dieu mensonger, invisible, inconnu, 480
 Montre quel tu veux être à l'avenir tenu :
 Il ne faut maintenant que ton bras se repose ;
 Fais voir à cette fois si tu peux quelque chose.
 Aman à découvert s'arme ores contre toi ;
 Il a de son parti l'autorité du Roi, 485

Les braves combattants de plus de cent Provinces ;
 L'assistance du Peuple, et la faveur des Princes,
 De l'or et de l'argent, de la force et du coeur :
 Peut-il avec cela n'être point le vainqueur ?
 Encore qu'on te vante en armes indomptable, 490
 Il perdra, malgré toi, ton peuple misérable ;
 Misérable vraiment et simple de tout point,
 De fonder son appui sur un qu'il ne voit point,
 Sur un qui de tout temps a permis, belle gloire !
 Que les plus méprisés eussent de lui victoire. 495
 Soit désormais connu de la postérité,
 Que ce Dieu d'Israël par Aman irrité
 De parole et d'effet, n'en a pris la vengeance ;
 Que son courroux est feint, que feinte est sa puissance ;
 Que c'est un Dieu sans nom ; un songe sans effet : 500
 Qu'il n'a tout fait de rien ; que rien de rien n'est fait ;
 Qu'il ne préside point au destin des batailles ;
 Ains qu'il fut controuvé pour piper ces canailles,
 Qui du monde ne sont que la lie et l'égout :
 La superstition n'a limite ni bout. 505
 Mais cessons de parler et commençons à faire ;
 Puisque dorénavant rien ne m'en peut distraire.
 Souvent en discourant perte du temps se fait,
 Qu'il vaudrait beaucoup mieux employer à l'effet ;
 Il me faut au plutôt dépêcher de mon homme ; 510
 La vengeance en parlant peu à peu se consomme.

ACTE III

MARDOCHÉE, SARA, RACHEL, ESTHER

MARDOCHÉE

Pourquoi m'as-tu, Seigneur, tiré de la matrice !
Misérable, pourquoi m'allaita la Nourrice !
Que ne furent mes yeux aux pleurs ores ouverts,
Au sortir du berceau de ténèbres couverts ? 515
Je ne verrais ma Gent à jamais captivée ;
Je ne verrais sa gloire à sa fin arrivée.
Pourrais-je bien hélas ! Verser autant de pleurs,
Que je sens dans mon coeur de poignantes douleurs ?
Pourrais-je bien former autant de vaines plaintes, 520
Que mon âme reçoit d'angoisseuses atteintes,
Pourrais-je bien lâcher autant de chauds sanglots,
Qu'en mon Esprit troublé sont de tourments enclos ?
Il faudrait transformer mes yeux en deux fontaines,
Mille bouches avoir pour exprimer mes peines, 525
Et l'haleine des vents tous les jours emprunter,
Afin que sans relâche on m'ouït sangloter.
Éternel, je sais bien que nos grandes offenses
Attirent sur nos chefs tes tardives vengeances ;
Que les péchés commis contre ta sainte loi, 530
Te font d'un Père doux, un juge plein d'effroi :
Je sais que notre orgueil, que notre fière audace,
Pour nous a desséché les ruisseaux de ta grâce ;

Et que tu ne vois plus que d'un oeil courroucé,
 Le reste de ta Gent çà et là dispersé : 535
 Tu le livres aux fers des Nations étranges,
 Afin que par leurs mains ton honneur tu revanches,
 Qui fut cent fois foulé par ce peuple insolent.
 En dure servitude il vit triste et dolent ;
 Que dis-je il vit, Seigneur ! Las il ne doit plus vivre ; 540
 Jusqu'au bord du tombeau ta main le veut poursuivre :
 Ta main l'y veut chasser comme le tourbillon,
 Qui pousse le fétu de sillon en sillon.
 Je n'ignore, Seigneur, que ta sainte justice,
 Examinant de près l'horreur de notre vice ; 545
 Nous ne devons jamais attendre de pardon :
 La mort est du péché le gage et le guerdon.
 La mer n'a tant de flots durant une tempête ;
 L'hiver tant de frimas, de cheveux notre tête ;
 Que nos coeurs de péchés énormes et vilains, 550
 Qui nous font abhorrer de toi le Saint des Saints.
 Nous venons recourir à ta miséricorde ;
 À notre repentance une grâce elle accorde,
 Et prends, si tu le veux, notre querelle en main
 Contre tous les efforts d'un Tyran inhumain : 555
 Qu'elle apaise, Seigneur, les bouillons de ton ire,
 Te présentant les pleurs d'un peuple qui soupire,
 Qui lève vers le Ciel et les mains et le coeur,
 Pour détourner le coup de ta juste rigueur.
 Ta sainte Majesté fut cent fois offensée 560
 Par cette même Gent de fait et de pensée,
 Tu l'as autant de fois exposée aux souhaits,
 Que contre son salut ses ennemis ont faits :
 Mais elle n'a jamais reconnu son offense,
 Que tu n'aie aussitôt embrassé sa défense : 565
 Un simple repentir de t'avoir offensé,
 Effaçant en ton coeur tout le dédain passé.

Tu nous peux aujourd'hui faire connaître encore,
 Que tu ne méconnaiss le peuple qui t'adore :
 Car bien qu'en tout péché son âme il a pollué, 570
 C'est encor celui-là que toi-même as élu ;
 C'est le saint préciput que tu pris en partage,
 Quand ta main par le monde étendit le cordage.
 Pour ce respect, Seigneur, après un temps préfix,
 Tu dégageas son col du fier joug de Memphis ; 575
 Et lui fis traverser à pied sec la marine,
 Submergeant à ses yeux cette bande mutine
 D'ennemis poursuivants, qui furent si hardis,
 Que de tenter les pas à leurs pieds interdits.
 Mais pourquoi veux-je entrer, ô grand Dieu des merveilles, 580
 Es oeuvres nonpareils de tes mains nonpareilles,
 Vu qu'à les raconter je tâcherais en vain,
 Et fût de fer ma langue et ma bouche d'airain ?
 Tout ce grand Tout se range à ton obéissance ;
 Tout dépend du ressort de ta haute puissance ; 585
 Rien n'est dit, rien n'est fait que par ta volonté,
 Tout vouloir tout pouvoir est du tien surmonté :
 Aussi fut-ce par toi, qui créas Ciel et Terre ?
 Cela que d'admirable et l'un et l'autre enserre,
 Se vante, ô Tout-puissant, l'ouvrage de tes doigts : 590
 Les Animaux des champs, et les Fères des bois,
 Du grand vague de l'air les bandes vagabondes ;
 Les Poissons écailleux qui nagent par les ondes ;
 Bref tout ce qui fut onq et doit être d'humains,
 Prit et prendra, Seigneur, son être de tes mains. 595
 Tu n'as fait seulement cette machine ronde :
 Mais ayant d'un Chaos extrait un si beau Monde ;
 Te montrant son Monarque et son suprême Roi,
 Tu vins à chaque chose imposer une loi,
 Qui par se conserver ferme et inviolable, 600
 Conserve toute espèce en un être durable.

Rien donc ne se faisant que par ton saint vouloir,
 Nul de soi ni d'autrui ne se peut prévaloir.
 Ainsi que tous ruisseaux viennent d'une fontaine,
 Toute grandeur provient de ta grandeur hautaine ; 605
 Et comme toutes eaux se perdent en la mer,
 Toute grandeur en toi retourne s'abîmer.
 Tu connais clairement les plus obscures choses ;
 Nos penser à tes yeux ne sont point lettres closes ;
 Leurs rais percent nos coeurs, ainsi que le Soleil 610
 Peut traverser le verre exposé à son oeil.
 Si donques je n'ai point adoré ce superbe,
 Qui nous foule à ses pieds comme une puante herbe ;
 Et si pour éviter son dépiteux courroux,
 Je n'ai point voulu fléchir devant lui mes genoux ; 615
 Tu sais que ce n'est pas par mon outrecuidance.
 Tu veux qu'aux Magistrats on porte révérence :
 Aussi ne suis-je tant de moi-même abusé
 Que pour me priser trop je l'aie méprisé.
 Mais, ô luisant Soleil, plus à mes yeux n'éclaire, 620
 Quand pour plaire aux humains on me verra déplaire
 À cil qui des humains est le père et l'auteur ;
 Mettant la créature au lieu du Créateur ;
 Je sais que l'Éternel brûle de jalousie,
 Quand l'homme se guidant selon sa fantaisie, 625
 Égale l'homme à lui, et vient à l'adorer ;
 J'aime donc mieux mourir que de m'y préparer.
 Mais toi qui t'es nommé Dieu de miséricorde,
 Écoute notre plainte et de nous te recorde ;
 Sauve la Gent, Seigneur, qui met en toi sa foi ; 630
 Non pas pour l'amour d'elle ains pour l'amour de toi.
 Épands dessus sa nuit les rayons de ta face ;
 Fais fondre sa tristesse aux doux feu de ta grâce ;
 Change ses pleurs en ris, en plaisir sa douleur ;
 Chasse vers ses haineux l'orage du malheur, 635

Jà jà prêt à tomber dessus sa pauvre tête,
Si ta main ne s'avance et sa chute n'arrête.
Encore parmi nous oit-on nommer ton nom :
Ne souffre donc qu'en nous soit éteint ton renom :
Ne ferme point la bouche au peuple qui te chante, 640
Il espère en toi seul, ne trompe son attente :
Ceux qui sont engloutis du sépulcre poudreux,
Ne ressortiront plus de son sein ténébreux,
Pour publier tes faits par les peuples étranges ;
Et quand nous serons morts qui dira tes louanges ? 645
Exauce donc, Seigneur, en cette âpre saison,
De tant de pénitents la dévote oraison :
Parviens jusqu'à toi la prière fidèle,
De ta gent qu'on destine à une mort cruelle.

SARA

C'est vraiment un fantôme : ô Dieu quel changement ! 650
L'ai-je pu reconnaître en cet accoutrement !
L'as-tu vu, chère soeur, défiguré de crasse,
S'arrachant les cheveux, s'égratignant la face,
S'exhalant en soupirs, se fondant tout en pleurs,
Se lamentant fort haut de quelques grands malheurs. 655

RACHEL

Ô la grande pitié ! Mais voici notre Reine,
Il faut, ma chère soeur, lui conter cette peine.

ESTHER

Mes filles qu'avez-vous ? Quel orage de deuil,
Fait maintenant tomber les larmes de votre oeil,
Quel nuage s'épand sur votre belle face ? 660
Qui change de son air la coutumière grâce ?

RACHEL

Nous avons vu, Madame, objet vraiment piteux !
 Mardochée en état triste et calamiteux ;
 Deux ruisseaux s'écoulaient de ses moites paupières ;
 Il importunait Dieu de dévotes prières, 665
 Ayant le chef grison de poussière couvert ;
 Et son pâle estomac se montrant tout ouvert,
 Son dos était chargé d'une poignante haire,
 Il avait tant changé sa douceur ordinaire,
 Qu'à le bien contempler on l'eût pris pour un mort, 670
 Excepté qu'il parlait et se lamentait fort.

ESTHER

Hélas, mon Oncle cher, quelle déconvenue
 Peut inopinément vous être survenue ?
 Qui trouble maintenant votre repos heureux,
 Rend votre oeil ruisselant, votre front langoureux ? 675
 Est-ce l'ambition qui gêne votre vie ?
 Est-ce la faim de l'or, est-ce la pâle envie ?
 Vous n'êtes point troublé de telles passions ;
 Dieu seul a trouvé place en vos affections.
 Hélas qu'avez-vous donc ! Allez, chères compagnes, 680
 Lui dire de ma part ; Esther sait que tu baignes
 Tes lumières de pleurs, que tu plombes ton sein,
 Et déchires ton front d'une cruelle main :
 Mais elle ne sait point ce que le Ciel t'envoie,
 Pour obscurcir ainsi le serein de ta joie. 685
 Prenez des vêtements dedans mon cabinet,
 Et vêtez-en son corps l'ayant rendu bien net ;
 Allez et donnez ordre à ce que je commande :
 Cependant je demeure en détresse fort grande.
 En s'habillant le corps des ornements royaux, 690

On ne dépouille pas le sentiment des maux :
 La plus haute Grandeur ainsi que la bassesse
 Est paisible au tourment sensible à la tristesse :
 Bref elle a ses chardons aussi bien que ses fleurs,
 Et toujours ses plaisirs se suivent de douleurs ; 695
 De même qu'est conjointe à l'épine la rose ;
 Ô que vivre sans peine est une rare chose !
 Elle n'a seulement ses propres passions ;
 Mais elle est exposée à ces afflictions,
 Qu'endurent ses amis, et ne peut être exempte 700
 Des pointures du mal qui leurs âmes tourmente.
 Voilà ce bon vieillard, cet oncle à qui je dois,
 Après Dieu tout l'honneur que j'ai reçu du Roi,
 Qui je ne sais pourquoi se lâche à la tristesse ;
 Ma grandeur s'abaissant jusqu'à sa petitesse, 705
 Je sens le contrecoup de son âpre tourment ;
 Et quoiqu'on me l'eût feint je l'endure vraiment.
 Mais encor qui lui cause une telle détresse.
 Serait-ce le regret de me voir grand'Princesse ?
 De me voir élevée à ce degré d'honneur, 710
 Qui semble aux yeux humains le comble de bonheur ;
 Ou bien, ce que je crains, de me voir être assise
 Au milieu d'une Gent profane, incirconcise :
 Mais plutôt (Ciel bénin détourne ce méchef)
 Craindrait-il qu'un bandeau qui m'embrasse le chef, 715
 Me fit oublier Dieu. Non, non, mon second père,
 Cette grandeur qui semble aux autres si prospère,
 Ne m'a toujours semblé que pleine de malheur :
 Ce qu'on juge ma joie est ma plus grand'douleur.
 Que Dieu présentement du haut du Ciel envoie 720
 Un éclat flamboyant qui le chef me foudroie,
 Si je ne voudrais être en son Temple sacré
 La moindre d'Israël, et lui servir à gré,
 Plutôt que sur le trône au Monarque Assuère.

Si pour plaire aux mortels il lui fallait déplaire. 725
 Je sais bien discerner les fanges d'ici-bas
 Des richesses du Ciel qui ne périssent pas :
 Cette pource opulence et cette vaine pompe,
 Qui sans fin les humains par son beau lustre trompe ;
 N'éblouit point les yeux de mon entendement ; 730
 Pour servir à mon Dieu je m'en sers seulement.
 Ni de mon cher époux les douces mignardises,
 Ni de ses Bouffonneurs les folles gaillardises,
 Ni ces habits royaux d'or cannelé frangés,
 Ni ce long train de gens à ma suite rangés, 735
 Ni tant de mets exquis dont ma table est chargée,
 Ni le Palais superbe auquel je suis logée,
 Ni voir tant de sujets me faire tant d'honneur,
 N'est, et Dieu le sait bien, la cause de mon heur :
 Mon goût n'est que trop mousse à si fades délices, 740
 Pestes de la vertu, nourriture des vices.
 Donne-moi donc, Seigneur, qu'en méditant ta Loi,
 Je donne tous les jours accroissance à ma foi :
 Fais que de tes Édits la lecture sacrée,
 Augmente en moi ta crainte et mon âme recrée : 745
 Fais que tes saints statuts me serve d'un flambeau,
 Qui par le droit sentier me conduise au tombeau.
 Mais voici revenir mes servantes fidèles ;
 Je leur vais au-devant : las ! Leurs moites prunelles
 Arrosent leur beau sein d'une pluie de pleurs ; 750
 Et leur joue est semblable à la reine des fleurs
 Sur le Rosier éclore, à l'heure que l'Aurore
 Son veloux incarnat de ses perles honore.

SARA

Nous venons d'obéir à ton commandement :
 Nous avons quand et nous porté ce vêtement 755

À ton Oncle éploré, qui ne l'a voulu prendre ;
Même aucune réponse il n'a daigné nous rendre :
Madame il faut bientôt courir à son secours,
Afin que de sa vie il n'abrège le cours :
De son aigre douleur la plaie est très profonde ;
Mais le pis est encor qu'il ne veut qu'on la sonde.
Le mal est bien à craindre alors qu'il ne nous chaut,
D'appliquer le remède à l'heure qu'il le faut.

760

ESTHER

Hélas Dieu tout puissant ! Quelle humeur le possède
De cacher son tourment pour fuir au remède ;
Peut-il céder son mal et sa douleur flatter,
En la tenant celée à sa fidèle Esther.
Aurait-il bien hélas ! Pris de moi quelque ombrage ?
Me soupçonnerait-il avoir double courage ?
Ô vieillard abusé tu ne me connais pas,
Encore qu'on me vint présenter cent trépas,
Pour divertir l'amour si constante et si forte,
Qu'à toi mon Nourricier dès l'enfance je porte ;
Certes je les voudrais moins que rien estimer,
Pourvu qu'on me permît en mourant de t'aimer.
Mais ô mon cher Athac, mon serviteur fidèle,
Va découvrir le mal que mon Oncle me cèle.

765

770

775

ATHAC

J'y cours afin d'ôter à votre coeur le deuil,
Le doute à votre Esprit, les larmes à votre oeil.

CHOEUR

Merci, merci, Seigneur, n'exerce ta vengeance
Sur ton Peuple abattu de vive repentance :

780

Toi qui lui fus toujours si propice et si doux,
 Ne l'abreuve aujourd'hui du fiel de ton courroux :
 Remets dans le fourreau le fer de ta justice,
 Pardonne, ô Seigneur Dieu, tous confessent leur vice.

785

MARDOCHÉE

Amis émouvons-nous d'ardente affection,
 Et chantons ce Cantique en notre affliction.
 Les Barbares entrés dedans ton héritage
 Ont pollué ton saint Temple et pillé tes trésors :
 Jérusalem s'est vue exposée au ravage ;
 En des monceaux de pierre on a réduit ses Forts.
 On a donné les corps de ton peuple en pâture
 Aux oiseaux carnassiers qui volent par les Cieux :
 Les Lions et les Loups de farouche nature
 Ont fait de leurs boyaux leurs mets délicieux.
 On a versé leur sang comme de l'eau coulante ;
 Tous les champs d'alentour en semblaient regorger :
 Et nul n'ensevelit leur charogne relente,
 Ni même en un charnier ne la voulut loger.
 Ton Jacob fut, Seigneur, des gens la Gosserie ;
 La fable et le jouet des prochains habitants :
 Chacun d'eux lui donna d'un trait de moquerie,
 Comme si son malheur les avait fait contents.
 Ô Dieu jusques à quand bouillira dans ton âme
 Le dépit violent de te voir offensé ?
 S'embrasera toujours de ton ire la flamme ?
 Sera toujours ton coeur de fureur élançé ?
 Dessus les Nations viens ta colère épandre,
 Qui ne connaissent point ton nom ni ton pouvoir,
 Voire qui seulement ne les daignent entendre ;
 Nous faisant maintenant ta grâce apercevoir.
 Ils ont de ton Isaac presque la race éteinte,

790

795

800

805

810

Et jusqu'aux fondements ils sont venus raser
 De ta pauvre Sion l'émervillable enceinte,
 Que le feu n'avait pu de tout point embraser. 815
 Ne nous ramente point nos fautes jà passées :
 De tes compagnons préviens-nous vitelement ;
 Autrement les douleurs en notre âme amassées
 Nous feront perdre coeur sous le faix du tourment.
 Dieu de notre salut pour l'amour de ta gloire, 820
 De ton Peuple abattu sois ores le support :
 Et garde en nous gardant de ton nom la mémoire,
 Qu'on veut faire mourir par notre seule mort.
 Pourquoi diront les Gens d'une profane bouche,
 Qu'est devenu le Dieu qu'ils soulaient invoquer ? 825
 Ainsi que le souci de tes servants te touche,
 Ne permets point aussi qu'on te puise moquer.
 Que du Soleil levant jusqu'au bout de la terre,
 Soient connus les méchants et leur punition ;
 Afin que désormais nul n'entreprenne guerre 830
 Contre le Dieu des Dieux qui gouverne Sion.
 De nous, pauvres captifs, le gémississement vienne
 Jusques à ton oreille, ô Seigneur bon et fort ;
 Et fais que ta puissance en vie nous maintienne,
 Quoi que nos ennemis nous vouent à la mort. 835
 Rends au cruel Aman qui nous fait impropère,
 Et qui notre trépas sans crainte a conjuré,
 Le double par sept fois du honteux vitupère,
 Qu'il a non tant à nous comme à toi procuré.
 Alors le saint troupeau de ta pâture sainte 840
 Célébrera ton los à perpétuité :
 Et vivement touché de merveille et de crainte,
 Racontera ta gloire à la postérité.

ATHAC

Devers toi, bon vieillard, m'a envoyé la Reine,
 Pour savoir le sujet de ta cruelle peine, 845
 Pour savoir ce qui peut tes larmes redoubler,
 Et ton front si serein de tristesse troubler.
 Je te prie et repri' la cause ne lui cache,
 Qui sur le dos rompu cette haine t'attache :
 Vraiment un tel habit n'est point séant à toi, 850
 Qui touches de si près à l'Épouse du Roi.

MARDOCHÉE

Ce n'est point sans raison que mon corps se martyre,
 Que mon âme s'angoisse ; et que mon cœur soupire,
 Ce n'est point sans raison que j'ai la haine au dos,
 Tu le peux mon Athac comprendre par ces mots. 855
 Aman fâché de voir le peuple Judaïque
 Vivre en un doux repos sous un Roi pacifique,
 Qui sous l'ombrage heureux qu'épandent ses lauriers,
 Fait renaître en tous lieux les féconds Oliviers,
 Sans en avoir sujet iniquement conspire 860
 La mort de tous les Juifs qui sont en cet Empire,
 De crimes controuvés vers le Roi les chargeant.
 Il offre délivrer dix mil talents d'argent,
 Pour payer les Bourreaux qui d'une main cruelle,
 Voudront exterminer cette race fidèle, 865
 Qui ne mérite, ô Ciel ! Rien moins que le trépas,
 Si l'équité trouvait quelque place ici-bas.
 L'arrêt en est donné, la lettre dépêchée,
 Athac voilà pourquoi lamente Mardochée.
 Misérable vieillard as-tu donc été né, 870
 Pour voir tout Israël du monde exterminé ?
 Pour voir le fier soldat d'une lame sanglante,

Du corps de tes amis chasser l'âme tremblante !
 Pour voir la Vierge en vain embrasser les genoux
 Des Bourreaux aveuglés de haine et de courroux ! 875
 Pour voir les enfançons pendant à la mamelle
 Colorer de leur sang une blanche allumelle !
 Bref, pour voir mille horreurs avec ces propres yeux,
 Et puis sentir le coup d'un glaive furieux !
 Que le courroux du Ciel qui sur nous se décharge, 880
 Ne me permettait-il de mourir à la charge,
 À l'heure que j'avais et le coeur et le soin
 De descendre nos murs le coutelas au poing ;
 Ou que ne demeurai-je en l'horrible ravage,
 Où je vis forcener des ennemis la rage ; 885
 Où je vis tout l'enclos de la sainte Cité,
 Abandonné en proie au Médois irrité ;
 Où je vis les autels voués aux sacrifices,
 Brûlés ou profanés de sales immondices ?
 Ô vous heureux trois fois Citoyens malheureux, 890
 Qui sentîtes alors un trépas rigoureux
 Aux yeux de vos parents ! Ô race généreuse,
 Et trois et quatre fois je vous estime heureuse,
 Non pour avoir versé votre sang aux combats ;
 Mais pour ne vivre plus entre tant de trépas. 895
 Doncques, mon cher Athac (si l'état misérable,
 Où tu nous vois réduit te trouve secourable)
 Retourne vers Esther, et lui dit de ma part,
 Que toute sa patrie est en un grand hasard :
 Qu'elle aille vers le Roi le supplier de bouche, 900
 Qu'à son peuple innocent le fier Aman ne touche ;
 Et que par autre édit il empêche l'effet
 De celui qu'aujourd'hui le même Aman a fait :
 Tiens Athac le voici, prends aussi cette lettre ;
 Sitôt que tu l'auras je te pri' de la mettre 905
 Entre les mains d'Esther, par là voir elle peut,

Si pour un bon sujet tout son peuple se deult.
 Ô Dieu veuille exciter son débile courage
 À conserver ton peuple en ce cruel orage :
 Ô Dieu veuille forger en son oeil tant de traits ; 910
 Tant de ris en sa bouche, en son ris tant d'attraits ;
 Et fais qu'un miel si doux s'écoule de sa langue,
 Alors qu'elle fera pour sa Gent sa harangue,
 Que ses traits, ses attraits, sa parole et son ris
 Puisse percer, brûler et charmer les Esprits. 915
 Ô Dieu rends-la si belle et si pleine de grâce,
 Que tout le mal qu'Aman en son âme nous brasse :
 Retombe à la parfin dessus son propre chef :
 Et que sait-on, Seigneur, s'il te plaît derechef
 Te servir de la main d'une débile femme, 920
 Pour retirer ta Gent de mort et de diffame ?
 Encor que tu ne sois manqué d'autres moyens,
 Pour perdre tes haineux et pour sauver les tiens ;
 Que la mer et le Ciel, que l'air et que la terre
 Te servent de soldats lorsque tu fais la guerre ; 925
 Tu fais le plus souvent naître notre salut
 De ceux dont paravant aux hommes ne chalur :
 C'est afin voirement qu'en la faiblesse humaine
 Apparaisse tant mieux ta force souveraine.
 Ce que ne purent pas tant et tant de Guerriers, 930
 Qui portaient sur le front les verdoyants lauriers
 Émaillés de leur sang au haut d'une muraille,
 Au pied d'un boulevard, au fort d'une bataille ;
 Tant de braves Saûls, tant de forts Jonathan,
 Un Bergerot le peut en l'âge de vingt ans. 935
 Partout te vont nommant tes oeuvres nonpareilles
 La merveille des Dieux, et le Dieu des merveilles :
 Tu sais du fort le faible, et du faible le fort ;
 Tu fais mourir le vif, tu fais vivre le mort ;
 Bref, tu peux délivrer de la main adverse, 940

Quand de la délivrance un chacun désespère.
 Un David par ta main dedans le champ guidé,
 Foule du pied vainqueur l'orgueil outrecuidé
 D'un cruel Philistin, que les coups de ton foudre
 Partant hors de ses doigts étendent sur la poudre ; 945
 L'Enfant vainc un Géant, le Paysan, un Guerrier,
 Le gardeur de brebis, un brave Aventurier.
 Que s'il faut repasser sur notre antique histoire ;
 Toi la terreur d'Égypte, et d'Israël la gloire,
 Moïse grand prophète, et grand Duc des Hébreux, 950
 N'allais-tu pas jadis vagabond en tous lieux,
 Malheureux fugitif d'une Gent fugitive,
 Craignant d'être captif de ta race captive ;
 Quand au buisson ardent Dieu parlant avec toi
 D'une effroyable voix, te dit, va-t'en au Roi 955
 Qui plante son haut trône au memphien rivage ;
 Commande-lui d'ôter mon Isaac de servage
 Au nom des trois fois grand, qui du clin de ses yeux
 Donne les lois à l'onde, à la terre et aux Cieux.
 Il te traversera de mille et mille obstacles, 960
 Mais contre ses efforts oppose tes miracles.
 Tu envoyas ainsi ce grand Législateur,
 Qui parmi les Déserts servit de conducteur
 Aux bandes d'Israël, sans qu'on eût espérance,
 Ni du Libérateur ni de sa délivrance ; 965
 Sans que l'Égyptien doutât que de ce lieu,
 Devait venir sa perte et salut Hébreu :
 Nul n'a de tes secrets la connaissance entière ;
 L'oeil humain ne voit goutte en cette grande lumière !
 Mais vois-je pas Athac devers moi retourner ? 970
 Qu'un peu d'espoir au moins il me puisse donner,
 Me rapportant qu'Esther est toute résolue
 De supplier le Roi pour sa Gent mal voulue.

ATHAC

J'ai fait, bon Mardoché, ce que tu m'avais enjoint :
 La Reine sait ton deuil, ses larmes elle y joint, 975
 Elle y joint ses soupirs et ses humbles prières,
 Parlant avecques Dieu du coeur et des paupières.
 Mais d'aller maintenant trouver sa Majesté,
 Elle ne le peut faire au moins en sûreté :
 D'autant, comme tu sais, qu'une expresse ordonnance, 980
 Lui défend maintenant de son Roi la présence ;
 Et sans contrevenir aux lois de son devoir,
 Je crois qu'en peu de temps elle le pourra voir ;
 Car elle doit bientôt en être rappelée.

MARDOCHÉE

Est-elle donc si peu vers son peuple zélée, 985
 Qu'un si faible regard la puisse retarder ?
 La mort même ne doit de bien faire engarder.
 Ô combien est nuisible une grandeur prospère !
 Retourne à elle Athac ; dis-lui qu'elle n'espère
 De se pouvoir soi-même aujourd'hui garantir ; 990
 Le naufrage est si grand qu'il la doit engloutir.
 Que si sa gent par elle est ore abandonnée,
 Délivrance d'ailleurs lui peut être donnée :
 Mais elle et ses parents par sa faute de coeur,
 De la grand'main du Ciel sentiront la rigueur ; 995
 Et peut-être qu'elle est à ce degré promue,
 Pour calmer seulement cette tempête émue ;
 Pour retirer les siens de l'extrême danger,
 Où les jette l'orgueil d'un Tyran étranger.
 Dieu dispose de tout ; Dieu prévoit toute chose : 1000
 Va-t'en lui proposer ce que je te propose.

ACTE IV

ESTHER, ASSUÉRUS, ARPHAXAT

ESTHER

Y dussé-je mourir j'en courrai le danger :
Laisser ma Gent en proie à l'orgueil étranger ?
N'étouffez au berceau ses cruelles misères ?
Cessent de plus mouvoir mes nerfs et mes artères, 1005
Cesse mon coeur de battre, et mes deux yeux de voir,
Alors qu'un tel dessein je pourrais concevoir.
Non, non, j'aime bien mieux courir même fortune,
Que traîner plus longtemps une vie importune :
Il est bon de mourir avecques ses amis, 1010
Quand vivre avecques eux il ne nous est permis :
Il te faut donc Esther souffrir en leur souffrance,
Ou bien les délivrer avec ta délivrance.
Et que te sert d'avoir ce bandeau sur le chef,
Si tu ne peux au loin détourner ce méchef ? 1015
Et que te sert d'avoir ce sceptre dans la dextre,
Si ton peuple par toi délivré ne peut être ?
Si tu ne peux les tiens de la mort recourir,
Il ne te reste rien sinon à bien mourir.
Mais Dieu qui tient en main de tous hommes la vie, 1020
Peut-il pas empêcher qu'elle te soit ravie ?
Ou s'il le veut permettre as-tu pas ce confort,
Que tu mourras afin de revivre en ta mort ;

Et que fermant les yeux aux ténèbres mortelles,
 Tu les viendras ouvrir aux clartés éternelles ? 1025
 Certes je crois que Dieu veut se servir de moi,
 Pour retirer les siens de ce mortel émoi :
 L'amour passionné qu'Assuère me porte
 Fait revivre en mon coeur une espérance morte :
 Il prise trop Esther, il en fait trop de cas, 1030
 Pour causer aujourd'hui sa honte et son trépas.
 À toi donc, seul Objet de ma triste pensée,
 Puisse arriver ma voix de mes soupirs poussée,
 Voix qui pour s'élever et gagner jusqu'à toi,
 Pour ses deux ailes prend ton amour et ma foi. 1035
 Toi qui tiens en ta main des Princes le courage ;
 Toi qui leurs volontés mets sous son arbitrage,
 Donne-moi le pouvoir d'impêtrer de mon Roi,
 Qu'ores il me conserve et tous les Juifs en moi.
 Inspire-le, Seigneur, si bien qu'il me permette, 1040
 Que mon peuple captif en franchise je mette ;
 Révoquant cet arrêt contre lui prononcé,
 Par lequel le trépas lui doit être avancé.
 Nous n'avons, après toi, rien pour notre défense,
 Que le faible rempart d'une simple innocence ; 1045
 Mais fais-le prévaloir à l'orgueil insolent,
 Du téméraire Aman qui nous va désolant.
 Renvoie sur son chef tout le mal qu'il nous brasse ;
 Remue un peu le bras, foudroye son audace.
 Or allons, chères soeurs, allons trouver le Roi, 1050
 Et pour me soutenir, Sara, va devant moi :
 Toi Rachel, marche après et ma robe supporte ;
 Je ne puis la traîner tant ma douleur est forte.

ASSUÉRUS

Quel paradis d'amour vient ores de s'ouvrir ?

Quelles rares beautés viens-je de découvrir ! 1055
 Mettant sans y penser la tête à la fenêtre,
 J'au vu ma belle Esther comme un Soleil paraître,
 Et d'un train mesuré faire couler ses pas ;
 Vénus même au marcher ne l'égalerait pas :
 Quoique la Majesté de sa face soit telle, 1060
 Qu'elle est grave et sévère autant que douce et belle.
 Vraiment je ne crois pas que les rais de ses yeux
 Ne fassent devenir le Soleil envieux ;
 Et que honteux d'avoir une moindre lumière,
 Souvent il ne se cache en l'onde marinière. 1065
 Ce ne sont yeux aussi, mais deux Astres luisants
 Et l'heur et le malheur en mon coeur produisant,
 Qui d'un trait seulement me font mourir et vivre,
 Et qui d'un seul attrait me forcent à les suivre ;
 Bref qui tenant mon coeur en leur belle prison, 1070
 Gouvernent maintenant à leur gré ma raison.
 Soit bénite à jamais cette immortelle Idée,
 D'où cette belle Grâce au monde est procédée,
 Grâce qui se jouant peut surmonter les coeurs,
 Peut vaincre sans effort les plus braves vainqueurs. 1075
 Aussi tous les parfums dont l'Assyrie est pleine
 Ne sentent pas si bon comme fait son haleine ;
 Sa belle bouche aussi découvre en souriant
 Deux rangs bien égalés de perles d'Orient ;
 Aussi le beau corail qui tient ces perles closes 1080
 Fait honte au teint vermeil des plus vermeilles roses :
 Aussi son doux accueil pourrait apaiser Mars
 Quand il bout de courroux au milieu des soldats ;
 Aussi tant de beautés que son âme recèle
 Font que tous les mortels la jugent immortelle. 1085
 Fis-je pas un beau coup quand je quittai Vasthi,
 Puisque d'un tel trésor je me suis investi ?
 Mais la voici venir, il faut un peu me feindre,

Afin qu'à l'avenir elle apprenne à me craindre :
Elle vient sans mander et permis il ne l'est ;
Je veux faire semblant que cela me déplaît.

1090

ESTHER

Ha Rachel soutiens-moi, soutiens-moi je me pâme.

ASSUÉRUS

Ha ma fille, qu'as-tu ! Qu'as-tu ma petite âme !
Je suis ton cher époux ; ma belle ne crains pas,
Tu ne dois pour ta faute encourir le trépas,
Pour le commun sans plus est faite l'ordonnance :
Esther approche donc, change de contenance :
J'étends sur toi mon sceptre, apaise apaise-toi ;
Reine de mes désirs baise un petit ton Roi.

1095

ESTHER

Ta majesté sévère a tant donné de crainte
À mon âme de honte et de respect atteinte,
Que j'ai senti ma force écouler peu à peu
Au regard de tes yeux, comme la cire au feu.
Je te pensais un Ange environné de gloire ;
La clarté de ton front m'incitait à le croire.
Et puis ce feu sortant du sommet de ton chef :
Mais soutiens-moi, Rachel, je tombe derechef.

1100

1105

ASSUÉRUS

Qu'as-tu, ma chère Esther, qu'as-tu ma douce vie,
Qu'as-tu mon doux soulas, et mon unique envie !
Pourquoi clos-tu ces yeux qui me donnent le jour ;
Pourquoi me caches-tu ces vifs flambeaux d'amour,

1110

Qui dans les coeurs plus chauds mille glaces entassent,
Qui dans les coeurs plus froids mille chaleurs amassent.
Beaux yeux qu'on ne peut voir sans se les désirer,
Qu'on ne peut désirer sans s'en désespérer, 1115
Entrouvrez-vous un peu, donnez vie à mon âme,
Qui pour vous voir pâchés de tristesse se pâme.
S'il vous reste du sens, avez-vous point pitié
De voir en vos tourments souffrir votre moitié ?
Redonnez-lui la joie et à vous la lumière ; 1120
N'éclipsez la splendeur qui vous est coutumière :
Car si vous désistez de l'influer sus moi,
Vous n'aurez plus d'époux, ni les Perses de Roi.
Plus elle ne respire ; ha que je sens de peine !

ARPHAXAT

Non Sire, ce n'est rien qu'une frayeur soudaine. 1125

ASSUÉRUS

Le Ciel voudrait-il bien mon Esther me ravir !
Si tu mourais, mon coeur, je te voudrais suivre.

ARPHAXAT

Voyez-la remuer.

ASSUÉRUS

Ha Prince misérable !
Faudrait-il que l'objet qui t'est le plus aimable, 1130
Par ton regard trop âpre endure le trépas ;
Si tu meurs mon Esther je ne survivrai pas.

ARPHAXAT

Elle revient à soi : la voilà relevée.

ASSUÉRUS

Tu ressembles, ma fille, à la fleur aggravée
De la pluie et du vent, alors que le Soleil 1135
La remet en vigueur par les rais de son oeil.
Mais qu'as-tu, mon Amour, qu'as-tu ma douce vie ;
Dis-moi tant seulement de quoi tu as envie
Soudain il sera tien, tu possèdes le Roi :
Dispose donc de tout puisque tout est à toi. 1140
Esther, parle sans peur, Assuère s'apprête,
Quoi qu'il puisse arriver, d'accorder ta requête.

ESTHER

Je requiers seulement puisqu'il te plaît, grand Roi ;
D'abaisser aujourd'hui ton regard jusqu'à moi ;
Et puisque ton propos me donne davantage, 1145
Que je n'osais promettre à mon faible courage ;
Qu'il plaise à ta Grandeur au banquet assister,
Que j'ai fait ce matin en ma chambre apprêter,
Et que ce brave Aman soit aussi de la bande :
C'est là pour le présent ce que je te demande. 1150

ASSUÉRUS

Je veux ce que tu veux ; Aman vient avec moi ;
Il faut bien obéir à la Reine du Roi :
Une telle Beauté, mon Père, ne mérite,
Qu'on l'aille refusant de faveur si petite.

ACTE V

AMAN, SARES, CHOEUR, ASSUÉRUS, ESTHER,
MARDOCHÉE

AMAN

Depuis que le Soleil alluma son flambeau 1155
Sur le rond de la terre et sur l'amas de l'eau ;
Et du depuis qu'au Ciel il traça la carrière,
Où sans cesse il refait sa course journalière,
Un seul n'a point été qui puisse avec raison
Débattre contre moi pour la comparaison. 1160
On en connaît assez qui vivant loin de guerre,
De cent couples de boeufs vont cultivant la terre :
Qui pour eux seulement voient dix mille brebis
Errer par la campagne et par les gras herbis ;
Mais ces riches vilains ayant vécu sans gloire, 1165
Meurent pareillement sans laisse d'eux mémoire ;
Et le même tombeau qui resserre leurs os,
Enferme avec leur nom leur honneur et leur los ;
Mille autres se sont vus qui par mille beaux gestes
Ont rendu leur louange et leur nom manifestes, 1170
Ont fait en mille lieux reluire leur honneur ;
Et mourant toutefois ils n'ont eu le bonheur
De revivre en leurs fils de suite continue,
Et de rendre par eux leur mémoire connue.

Mais moi ne tiens-je pas la Fortune en ma main ? 1175
 N'ai-je pas ramassé tout le bonheur humain
 Diversement épars en tous ses personnages ?
 Ne les gagnai-je pas en tous beaux avantages ?
 J'ai des biens, des États, du los et du renom ;
 J'ai bon nombre d'enfants héritiers de mon nom ; 1180
 Héritiers de mon bien ; et qui pourront encore
 Succéder aux vertus dont le lustre m'honore.
 Même la Reine a fait un banquet à son Roi,
 Et nul n'a eu le droit de s'y trouver que moi :
 J'en suis encor prié, tant on me favorise, 1185
 Tant je suis courtié de ceux que l'on courtise !
 Mais quoi ; tout ce bonheur ne me contentera,
 Tant que Mardochée à la porte sera :
 Je ne dormirai point auparavant bon somme,
 Que je sois délivré d'un si dédaigneux homme. 1190
 En sortant du Palais l'ai-je pas rencontré ?
 Tant s'en faut qu'il se soit plus courtois démontré,
 Pour le péril voisin qui sa tête menace,
 D'un dépit apparent se peignant en la face,
 Et d'un oeil enfoncé me regardant marcher, 1195
 Il semblait en ses dents quelques mots remâcher.
 Il t'en coûtera bon, je t'en, je t'en assure.

SARES

C'est bien dit, mon ami, venge-toi de bonne heure ;
 Celui qui te peut voir et ne t'adore pas,
 Mérite, à dire vrai, la honte et le trépas. 1200
 Fais dresser un gibet pour pendre Mardochée ;
 Qu'aux rayons du Soleil sa peau soit desséchée ;
 Que les Vautours gloutons soient repus de sa chair ;
 Et que son sang pourri les chiens viennent lécher :
 Le bois soit élevé de cinquante coudées, 1205

Et que des spectateurs les troupes abordées,
Sachent que son orgueil qui du jour l'a privé,
Moins que son corps pendant ne fut haut élevé.
Va-t'en devers le Roi cependant qu'on l'apprête ;
Tu n'as, mon cher Aman, qu'à faire ta requête, 1210
Il te l'accordera, n'en doute aucunement.

AMAN

J'y vais, que ce gibet soit dressé promptement :
Avant que le Soleil se recache dans l'onde,
Je rendrai ce galant le spectacle du monde.

CHOEUR

Pauvret, c'est fait de toi : C'est aussi trop cuider, 1215
Que jouer contre un Prince à racler et bander.
En un homme de peu rien n'est moins supportable,
Qu'un orgueil insolent qui ne sert que de fable ;
Mais s'il offense un coup ceux qui ont du pouvoir,
Une honte à son Maître il fera recevoir. 1220

ASSUÉRUS

Une grâce jamais ne va sans l'autre grâce ;
Une grâce a toujours devers l'autre la face ;
Signe que l'on doit faire et recevoir plaisir,
Et non pas abolir ce mutuel désir.
Un service rendu mérite récompense ; 1225
Et qui pour sa grandeur diminuer le pense,
Veut arracher du coeur de tous ses bienveillants
Le soin qui pour son bien les rendait vigilants.
Comme on ne peut avoir rien plus cher que la vie ;
Jusqu'au dernier soupir je veux garder l'envie 1230
De nourrir, d'agrandir, d'honorer, d'élever

Ceux-là qui cette vie ont pu me conserver.
 À qui dois-je donc plus qu'à toi, bon Mardochée,
 Qui la trahison cruelle as si bien recherchée
 De deux méchants vieillards, de deux châtrés sans foi, 1235
 Qu'enfin elle n'a pu s'accomplir contre moi ?
 Virons sur la minuit parce que le doux somme,
 Qui colle sur les yeux les paupières de l'homme,
 Ne venait arroser les miens de ses liqueurs,
 Qu'il fait si doucement glisser dedans nos coeurs : 1240
 Je me mis de bonheur à lire les mémoires,
 Qui des Gestes des miens contiennent les Histoires :
 Là du bon Mardochée ayant le fait compris
 J'ai connu qu'il n'avait reçu son juste prix :
 Mais je le veux combler d'une si belle gloire, 1245
 Qu'il soit pour l'avenir à tous hommes notoire,
 Que le service porte un fruit de bonne odeur,
 S'il parvient une fois à sa juste grandeur :
 Et que s'il n'en produit étant en son enfance,
 Il en rapporte après en plus grande abondance. 1250
 Mais vois-je pas Aman ? Je veux par son conseil
 Faire au bon Mardochée un honneur nonpareil.
 Dis-moi, mon père Aman ? Qu'est-il besoin de faire,
 Pour honorer quelqu'un par-dessus l'ordinaire ?

AMAN

Quelque honneur tout nouveau m'est encor apprêté, 1255
 Et si veut-on qu'il soit de moi-même inventé :
 Par ces mots ambigus sans doute on me commande,
 De dire librement l'honneur que je demande :
 Que d'un habit royal son corps soit atourné ;
 Que de ton bandeau même il ait le chef orné ; 1260
 Que dessus ton Cheval pompeusement il monte,
 Et que le Prince encor dont tu fais plus de compte,

Cheminant à côté conduise de la main
Ce cheval écumant alentour de son frein.
Qu'en ce brave équipage il aille par la ville,
Et qu'un héraut publie à la tourbe Civile ;
Qu'ainsi soit fait à ceux qu'il te plaît honorer.

1265

ASSUÉRUS

Fais tout ce que tu dis et sans plus différer
Au vieillard Mardoché qui se tient à ma porte,
Afin de lui montrer l'amour que je lui porte.
Soit donques ton Conseil et mon vouloir parfait
Si bien qu'à ton discours se rapporte l'effet.

1270

AMAN

Rude commandement ! Las que me faut-il faire !
Dois-je tant respecter celui qui m'est contraire ?
Dois-je au lieu du gibet que je lui préparais ?
Lui rendre des honneurs qui ne sont dus qu'aux Rois ?
Serai-je le héraut publiant la louange
De cil que je foulais naguères comme fange ?
De cil que je vouais naguères au trépas,
D'autant qu'à mon souhait il ne m'honorait pas ?
Ô trompeuse Espérance ! Hélas à mon dommage,
J'aperçois bien l'erreur qui flattait mon courage,
Quand je me promettais que l'honneur recherché
Venait s'offrir à moi : c'est pourquoi j'ai tâché
De le rendre excessif ; mais par toi fausse amie,
Las j'ai prêté la main à ma propre infamie !
Fol qui se va fiant en la faveur des Rois ;
Mille fois ils font mal, s'ils font bien une fois :
Et la Fortune étant de leur intelligence,
Ils reculent souvent celui qui trop s'avance ;
Ils bâtissent, mais c'est afin de ruiner :

1275

1280

1285

1290

Hélas c'est pour ôter qu'il leur plaît de donner.
 Puisqu'un tel mandement il faut que j'accomplisse,
 Sans doute ma grandeur est à son précipice ;
 Fortune, permets-moi d'en pouvoir dévaler,
 Ains que du haut en bas on me fasse rouler.

1295

CHOEUR

Les Rois comme il leur plaît font leurs sujets paraître,
 Qui trop se méconnaît ils le font reconnaître :
 Et qui veut trop s'enfler de cet honneur mondain,
 Il en crève à la fin et se met en dédain.

1300

CHOEUR

Sans doute il nous prépare un sinistre dommage ;
 Voyez comme il forcène et comme il bout de rage ;
 Voyez comme son fiel poinçonné de courroux
 L'agite, le tourmente et balance à tous coups ;
 Comme il fume d'ardeur, comme sa fière tête
 Branle ses longs cheveux, comme en place il n'arrête.
 Ces yeux flambent ainsi qu'un feu présageux,
 Qui de nouveau paraît en la voûte des Cieux,
 Et menace les champs, les Cités et les villes
 De peste, de famine ou de guerres Civiles :
 Sans doute il ne saurait sa rage contenir,
 L'orage en pourrait bien jusques à nous venir.
 Que peut avoir commis d'Isaac la sainte audace ?
 Pour embraser ainsi le feu de son audace ?
 Elle qui captivée en ces lieux étrangers,
 Se voit journellement exposer aux dangers ;
 Elle qui languissant en terre si lointaine
 Soupire incessamment et respire à grand'peine.
 Au gré d'un seul Aman, sans sujet, sans raison,
 On doit exterminer cette grande maison ;

1305

1310

1315

1320

Mais plutôt ce grand peuple innombrable en familles,
Et semé çà et là par les meilleures villes.
Toujours les plus petits sont des grands oppressés :
Leur ôter les moyens n'est pas encore assez,
Mais pour ravir la vie à tout un peuple ensemble, 1325
Ils en font peu de cas, ce n'est rien ce leur semble ;
Et nul d'eux cependant, fût-il au trône assis,
Ne peut la redonner à un seul des occis.
Vois-je pas accourir quelqu'un de grand'veitesse ?
Sus, marchons au-devant et sachons qui le presse : 1330
Arrête mon ami, nous désirons savoir
Ce qui te fait ainsi légèrement mouvoir.

MESSAGER

Je cours trouver en hâte Esther notre Princesse,
Pour lui dire qu'Aman suivi d'une grand' presse,
Promène par la ville en honneur souverain 1335
Mardochée, et conduit son Cheval par le frein.
Touché d'un saint respect tout le monde l'adore :
Le vêtement royal et le sceptre l'honore ;
Un héraut devant lui publie à haute voix,
Honorez Mardochée au nom du Roi des Rois. 1340
Puisque vous le savez j'achève mon voyage,
Pour faire à notre Reine un semblable message.

CHOEUR

Ô soudain changement ! Ô fait inespéré !
Celui qu'on méprisait est ores révééré !
Celui qu'on révérait ores on le méprise ! 1345
La Fortune un chacun à son tour favorise :
Elle n'a rien certain que l'incertaineté ;
Elle abat celui-là qui semblait haut monté,
Et relève celui qu'on foulait à la boue,

Lorsque du haut en bas elle tourne sa roue : 1350
 Malheureux qui se fie en ses trompeurs appas,
 Puisque de sa ruine elle prend ses ébats.

ESTHER

Notre prière donc volant outre la nue,
 Ô Monarque suprême, est à toi parvenue ?
 Toi qui comme il te plaîtournes le coeur des Rois ; 1355
 Tu nous rends notre Roi propice à cette fois ?
 Ô Dieu grâce t'en soit à tout jamais rendue ;
 En soit à tout jamais ta louange entendue,
 Du bout où le Soleil vient les Cieux enflammer,
 Jusqu'au bout qui le voit tomber dedans la mer. 1360
 Mais ayant jà donné tel cours à cet ouvrage,
 Veuille ores m'assurer tellement le courage,
 Et si bien me guider que cet outrecuidé,
 Qui t'ôtait ton honneur soit du sien dégradé :
 Il faut que contre lui je dresse une reproche, 1365
 Puisque voici le Roi qui devers moi s'approche.
 Grand Roi, l'honneur des Rois et passés et présents,
 Un plaisir indicible en mon âme je sens,
 Ayant reçu tant d'heur que d'avoir trouvé grâce.
 Toute humble que je suis, devant ta haute face ; 1370
 Puis donc que ton Soleil a daigné m'allumer,
 Je me puis à bon droit heureuse renommer ;
 Tel avantage aussi tout autre honneur surpasse,
 Autant qu'un mont hautain une colline basse :
 Mais pour à cet honneur joindre un contentement, 1375
 Commande un peu qu'Aman vienne ici promptement.

ASSUÉRUS

Sus, allez le quérir puisqu'il plaît à la Reine :
 Ô d'un Roi souverain la Dame souveraine ;

Ô mon unique Amour et mon plus cher désir ;
 Ô ma dernière flamme et mon premier plaisir, 1380
 Qui m'as si bien ravi par tes douceurs extrêmes,
 Que je suis tout à toi n'étant plus à moi-même :
 N'espère désormais pouvoir rien demander,
 Que je ne te le veuille aussitôt accorder ;
 Si nous n'avons qu'un coeur et qu'une âme commune, 1385
 Nous ne devons avoir qu'une seule fortune ;
 Et si tu es à moi, et si je suis à toi,
 Je suis Roi de la Reine, et toi Reine du Roi :
 Commande absolument, à ton plaisir dispose,
 Ton vouloir et le mien sont une même chose. 1390

ESTHER

Roi, qui vas devançant tes braves devanciers,
 Et qui dernier en temps surpasses les premiers,
 Je suis ce qu'il te plaît ; je n'aime point ma vie,
 Que pour voir mon amour de la tienne suivie :
 Heureuse je ne suis qu'en ce que je me vois 1395
 Servir d'heureux objet aux yeux d'un si grand Roi :
 Le Ciel qui favorable à tel bien m'a fait naître,
 Qu'il m'a faite à peu près maîtresse de mon maître,
 En soit toujours bénit, et que pour l'avenir
 Ne s'efface en mon coeur ce plaisant souvenir. 1400
 Mais voici cet Aman, ce Tyran sanguinaire,
 Qui voulant démentir ta douceur ordinaire
 Et sans crainte abuser de cette autorité,
 Que tu lui permettais ne l'ayant mérité,
 A contre tous les Juifs allumé sa colère, 1405
 Sans qu'un seul toutefois pensât de lui malfaire ;
 Enveloppant encor en ce danger ici
 Ta pauvre femme Esther et Mardochée aussi ;
 Car cette Nation serviable et bénigne,

À tous deux nous donna le nom et l'origine. 1410
 Donques pour avoir fait de si cruels projets
 Contre moi, contre lui, contre tes bons sujets,
 Plaise toi détourner la prochaine tempête,
 Qu'il excitait sur nous dessus sa propre tête ;
 Afin que tout un Peuple en pays étranger, 1415
 Par le trépas d'un seul soit sauvé de danger.

ASSUÉRUS

Comment, gentil galant, as-tu bien eu l'audace
 D'abuser jusques là du crédit de ma grâce ?
 As-tu donc bien osé pourchasser à la mort
 Le peuple circoncis qui ne m'a fait nul tort ? 1420
 Quel plaisir as-tu pris, Cruel, à me déplaire ?
 Va va, tu sentiras ce que peut ma colère
 Contre un serf affranchi plein de témérité,
 Qui n'a craint aujourd'hui de me rendre irrité.
 Ôtez-moi ce vilain, qu'on lui couvre la face, 1425
 Méchant c'est à ce coup, n'attends aucune grâce :
 Seulement je désire un supplice inventer,
 Qui puisse satisfaire à mon épouse Esther,
 À mon bon Mardochée, à son peuple, à moi-même :
 Comme extrême est ta faute il faut le rendre extrême. 1430

AMAN

Merci, belle Princesse, hélas ! Faites merci
 Au misérable Aman qui vous en prie ainsi :
 Ne mesurez l'offense ainçois sa pénitence,
 Et faites révoquer sa dernière sentence :
 Redonnez-lui la vie, afin qu'à l'avenir 1435
 Votre humble serviteur il puisse devenir.
 Pardonnez au pécheur qui reconnaît sa faute,
 Qui s'humilie aux pieds d'une majesté haute,

Qui d'un oeil ruisselant lui demande merci,
Est digne d'une femme et d'une Reine aussi.
Déployez donc sur moi votre bénigne grâce ;
Madame, permettez que vos genoux j'embrasse.

1440

ASSUÉRUS

Tu n'es donques content, paillard, de m'offenser ?
Tu veux, tu veux encor mon épouse forcer ?
Vieux ribaud, j'en ferai vengeance si notoire,
Que jusques à mille ans il en sera mémoire.
Qu'on me le mène pendre au gibet élevé,
Que pour toi, Mardochée, il avait réservé.
Et toi, vieillard fidèle, ornement de ta race,
Occupe ses honneurs, son crédit et sa place :
Et toi, ma chère Esther, possède tout son bien,
Son Palais, ses valets, je n'en réserve rien.
Les Lettres par Aman finement pratiquées,
Pour détruire les Juifs soient soudain révoquées ;
Les Juifs en sûreté mieux que devant remis,
Se vengent à leur gré de tous leurs ennemis ;
Afin qu'à ses dépens chacun devienne sage,
Ou du malheur d'autrui fasse un apprentissage.

1445

1450

1455

MARDOCHÉE

Ô que le Ciel bénin m'avait bien averti ;
Qu'un jour serait par toi ton peuple garanti !
Au point qu'en l'Orient l'Aube sème des roses,
Et qu'au Soleil levant les portes sont décloses,
Pour faire un nouveau cours par le travers des Cieux,
Avant-hier doucement se sillèrent mes yeux ;
Mais j'ouïs tôt après un éclatant tonnerre,
Dont l'effroyable son faisait trembler la terre ;
Je vis maint tourbillon dessus mon chef rouler,

1460

1465

Qui faisait émouvoir de grands bruits dedans l'air ;
 Bref, la confusion était partout si forte,
 Qu'il semblait qu'au Chaos on eût ouvert la porte. 1470
 Bien que d'un tel effroi j'eusse les sens ravis,
 Il me sembla pourtant que deux Dragons je vis,
 De leurs ronds repliés glissant dessus la terre,
 Levant la tête en haut, prêts à se faire la guerre :
 Leurs yeux jetaient du feu, et leurs gorges du vent 1475
 Dont les arbres voisins ils allaient émouvant :
 La place d'alentour se faisait reluisante
 Par l'éclat jaillissant de l'écaille glissante :
 Tous deux jetaient un cri tel qu'on oit quelquefois,
 Lorsque le vent arrache un haut arbre en un bois. 1480
 À ce bruit j'aperçus s'émouvoir tout le monde,
 Pour combattre la Gent qui dessus Dieu se fonde,
 Et ce jour fut rempli de brouillats ténébreux,
 Qui couvrirent le Ciel dessous un voile ombreux ;
 Il fut dis-je rempli d'angoisses et de larmes, 1485
 De soupirs embrasés, de mortelles alarmes :
 Car le peuple fidèle à tous maux exposé ;
 Ayant de larges pleurs son visage arrosé,
 Attendant seulement le coup de la tempête,
 Les bras croisés au Ciel à son trépas s'apprête. 1490
 Mais ainsi qu'au Seigneur il élevait l'esprit,
 Un petit sourjon d'eau à ruisseler se prit,
 Qui presque au même instant s'accrut en un grand fleuve,
 Et regorgea tant d'eau que les champs il abreuve.
 Le Soleil se leva qui de rais éclaircis 1495
 Vint dissiper l'amas des brouillards obscurcis,
 Lors des petits l'humblesse au Ciel fut exaucée,
 Et des grands la hauteesse aux Enfers abaissée.
 Là-dessus je m'éveille ; et me refigurant
 Tout ce que j'avais vécu ce songe ici durant, 1500
 Je songeai jusqu'au soir ce que Dieu voulait faire ;

Mais je n'en pus avoir de connaissance claire.
Maintenant je connais que cette vision
N'a déçu mon esprit par une illusion,
L'effet qui l'a suivie est son intelligence, 1505
Et cet événement la met en évidence :
Le surjon c'est Esther ; le Soleil c'est le Roi ;
Les Dragons dénotaient le fier Aman et moi ;
Et le monde amassé s'émouvant pour combattre
Les Juifs abandonnés, c'est le peuple idolâtre ; 1510
Les petits élevés et les grands abaissés
Es miens, en ceux d'Aman se font connaître assez.
Ô Dieu qui pour ton peuple en nul temps ne sommeilles,
Si tu nous fais sentir tes faveurs nonpareilles,
Et si dans ces malheurs nous avons éprouvé, 1515
Que ton bras pour notre aide assez long s'est trouvé,
Veuille qu'à l'avenir des saints la sainte race,
En un même péril reçoive même grâce.